

# INTRODUCTION

## UN HOMME ET SON JOURNAL

Le temps est gris et froid à Vérone en ce 11 janvier 1944. Dans une cour intérieure de la forteresse de San Procolo, cinq hommes en civil, l'un porté par deux personnes, accompagnés par un prêtre, Don Chiot, et d'un frère franciscain, Dionisio Zilli, s'avancent vers un peloton d'exécution. Parmi eux, Galeazzo Ciano, vêtu d'un manteau beige clair, coiffé d'un chapeau mou, les mains dans les poches, l'air presque décontracté. Placé près d'une chaise, il semble demander à un officier s'il s'agit bien de la place qui lui est destinée. Une fois attaché à sa chaise, il se tourne en direction du peloton, puis regarde face à lui. Dans ces ultimes instants, à quoi peut bien songer celui qui fut l'un des hommes les plus puissants de l'Italie fasciste ? Pense-t-il à Dieu, aux siens, à sa fulgurante carrière au sein de l'appareil politique du pouvoir fasciste, au temps où il posait fièrement devant le sculpteur Francesco Messina qui œuvrait pour un buste <sup>1</sup> ? La salve retentit. L'impact le renverse brutalement au sol, le corps agité de soubresauts. L'officier donne le coup de grâce, puis le prêtre bénit les dépouilles. Le gendre de Benito Mussolini, celui qui fut pendant plus de six ans et demi son ministre des Affaires étrangères, vient d'être exécuté <sup>2</sup>.

### UNE BRILLANTE CARRIÈRE DANS L'OMBRE DU DUCE

Galeazzo Ciano est une personnalité de premier plan de l'Italie fasciste, au point qu'il a pu apparaître comme l'enfant gâté du régime et le dauphin (*il delfino*) de Mussolini. Galeazzo Ciano fut une personnalité de premier plan de l'Italie fasciste, au point qu'il put apparaître comme l'enfant gâté du régime et le dauphin (*il delfino*) de Mussolini <sup>3</sup>. Il est issu d'une

1. L'Institut Luce conserve des clichés datés du 4 janvier 1937, qui montrent Ciano et l'artiste posant devant le buste du premier. En 1940 est également inaugurée une statue de Costanzo Ciano, le père de Galeazzo, au Museo Tecnico Navale de La Spezia. Voir le site internet *Mediateca Roma* ([www.mediatecaroma.it](http://www.mediatecaroma.it)).
2. Un caméraman amateur a filmé l'exécution du comte Ciano. Celle-ci a été décrite, entre autres, par Maurice Vaussard dans VAUSSARD Maurice, « L'exécution du comte Ciano », *Miroir de l'histoire*, n° 24, 1952.
3. Pour une biographie de Galeazzo Ciano, on peut se reporter à quatre travaux : SUSMEL Duilio, *Vita sbagliata di Galeazzo Ciano*, Addo Palazzi, Milan, 1962 ; GUERRI Giordano Bruno, *Galeazzo Ciano. Una vita 1903/1944*, Bompiani, coll. « Saggi Bompiani », Milan, 1979 [dernière éd. revue et corrigée, Mondadori, coll. « Oscar storia », Milan, 2001] ; MOSELEY Ray, *Mussolini's Shadow: The Double Life of Count Galeazzo Ciano*, Yale University Press, New Haven, 2000 [trad. italienne *Ciano. L'ombra di Mussolini*, Mondadori, coll. « Le scie », Milan,

famille qui a connu une réelle ascension sociale. Le grand-père est un modeste armateur de Livourne. Le père, Costanzo Ciano, septième enfant d'une fratrie de quatorze, fait des études à l'Académie navale de Livourne et épouse Carolina Pini en 1901. Galeazzo, qui porte le prénom du grand-père maternel, naît le 18 mars 1903. Très vite, il côtoie les élites sociales grâce à son père. Il est aspiré vers les élites sociales par son père qui fait une guerre brillante comme officier de marine. Ce dernier, qui figure parmi les 35 élus fascistes du Bloc national aux élections législatives de mai 1921, devient sous-secrétaire d'État à la Marine en octobre 1922, puis est nommé par Mussolini ministre des Postes et Communications en février 1924. Sa confiance en Costanzo Ciano est telle qu'il le désigne comme son successeur à la suite de l'attentat d'Anteo Zamboni le 31 octobre 1926 à Bologne. En 1925, le roi Victor-Emmanuel III le fait comte de Cortellazzo. Ami de Guglielmo Marconi, il participe activement à l'organisation du système radiophonique italien. Il est président de la Chambre des députés – transformée en Chambre des faisceaux et des corporations en janvier 1939 – de 1934 jusqu'à sa mort le 27 juin 1939. L'amitié entre Mussolini et Costanzo Ciano est sans doute précieuse pour Galeazzo. Ce dernier adhère aux Faisceaux de combat dès 1921. Diplômé en droit en 1925 mais peu désireux de se lancer dans une carrière juridique, il passe le concours du ministère des Affaires étrangères, obtenant la 27<sup>e</sup> place sur les 35 proposées. Il entame sa carrière diplomatique en étant vice-consul à Rio de Janeiro, second secrétaire d'ambassade à Buenos Aires, puis secrétaire de légation à Pékin. De retour en Italie en 1929, il est nommé attaché à l'ambassade italienne près le Saint-Siège.

Une rencontre décisive a lieu le 27 janvier 1930 : celle avec Edda Mussolini, fille aînée du Duce. Celle-ci souhaite échapper à un fiancé qu'elle n'aime pas et accepte la demande en mariage formulée lors d'une séance de cinéma. Le 15 février, les deux jeunes gens sont fiancés. Le mariage est célébré à l'église San Giuseppe, sur la *via Nomentana*, le 24 avril 1930<sup>4</sup>. Cette union fait définitivement entrer Galeazzo dans l'intimité familiale du Duce, personnage qu'il côtoyait déjà quelque peu car les familles Mussolini et Ciano étaient proches. Rachele Mussolini, épouse du Duce, en témoigne :

Depuis des années, une amitié profonde unissait mon mari et Costanzo Ciano et cette amitié s'était étendue à nos deux familles. Costanzo et sa femme, donna Carolina, aimaient beaucoup Edda et la considéraient un peu comme leur fille.

---

2000] ; OSTENC Michel, *Ciano. Un conservateur face à Hitler et Mussolini. Biographie*, Le Rocher, coll. « Démocratie ou totalitarisme », Monaco / Paris, 2007 [dernière éd. *Ciano. Le gendre de Mussolini*, Perrin, coll. « Tempus » (n° 542), Paris, 2014]. Plus superficielles sont celles de MOURIN Maxime, *Ciano contre Mussolini*, Hachette, Paris, 1960 et de INNOCENTI Marco, *Ciano. Il fascista che sfidò Hitler*, Mursia, coll. « Collana testimonianze fra cronaca e storia », Milan, 2013. Une belle synthèse a été fournie en 1981 par SANTOMASSIMO Gianpasquale, « Galeazzo Ciano », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, Istituto della enciclopedia italiana, vol. 25, Rome, 1981.

4. Les détails de leur rencontre sont racontés par Edda Ciano dans CIANO Edda, *Témoignage pour un homme*, Stock, Paris, 1975, p. 65-73.

Aussi furent-ils très heureux, tout comme d'ailleurs mon mari et moi, d'accorder leur consentement <sup>5</sup>.

Ciano reprend une carrière diplomatique en Chine comme consul général à Shanghai puis, en mai 1931, comme ministre plénipotentiaire à Pékin. Son action semble conférer à l'Italie un rôle important dans la politique chinoise. En septembre 1931, il est l'intermédiaire entre la Chine et l'Italie, transmettant à Mussolini la demande de Tchang Kai-chek qui souhaite que le Duce assure la fonction de médiateur entre la Chine nationaliste et la Japon <sup>6</sup>. Par un télégramme daté du 14 février 1932 et adressé au sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères Fulvio Suvich, cité dans un *promemoria* de Gino Buti, directeur des Affaires politiques, Ciano défend le principe d'un agrandissement de la concession italienne de Tien-Tsin <sup>7</sup>. Dans un autre télégramme du 19 novembre, Ciano loue l'attitude amicale de l'Italie fasciste envers le pouvoir nationaliste qui a, selon lui, l'avantage de préserver les intérêts commerciaux italiens en Chine <sup>8</sup>. Son épouse Edda souligne que parmi les diplomates en poste à Shanghai, la famille Ciano fut la seule à rester en place au moment de l'attaque et des bombardements japonais sur la ville en janvier 1932, ce qui dénote une certaine témérité <sup>9</sup>. Alors que Ciano est membre de la délégation italienne lors de la conférence économique de Londres, tenue du 12 juin au 27 juillet 1933, Dino Grandi, ambassadeur italien dans la capitale britannique, indique à Mussolini dans un télégramme du 22 juin, que « Ciano a démontré être un négociateur d'expérience et un diplomate de sensibilité peu commune <sup>10</sup> », en bref un homme de valeur.

Le 1<sup>er</sup> août 1933, il prend la tête du bureau de presse de la présidence du Conseil, transformé en sous-secrétariat d'État le 10 septembre 1934 et qui devient le ministère de la Presse et de la Propagande le 24 juin 1935. Dressant le bilan de son action devant la Chambre des députés le 22 mai 1936, le jeune ministre s'enorgueillit de la création de la Direction générale de la presse italienne, de celle pour la presse étrangère destinée à propager la « bonne parole » fasciste hors d'Italie, du développement de la propagande radiophonique avec des émissions diffusées en 12 langues étrangères, des débuts de la construction d'un grand centre de production cinématographique, la future Cinecittà <sup>11</sup>. Durant la guerre d'Éthiopie, il est pilote au sein de l'escadrille « La Disperata » et apparaît comme un

5. MUSSOLINI Rachele, *Le Duce, mon mari*, Fasquelle, Paris, 1958, p. 119.

6. *I documenti diplomatici italiani*, settima serie (1922-1935), vol. XI (5 septembre 1931 – 31 marzo 1932), La libreria dello Stato / Istituto poligrafico dello Stato, Rome, 1981, doc. n° 17, p. 41.

7. *Ibid.*, doc. n° 639, p. 693.

8. *I documenti diplomatici italiani*, settima serie (1922-1935), vol. XII (1 aprile – 31 dicembre 1932), Libreria dello Stato / Istituto poligrafica dello Stato, Rome, 1987, doc. n° 441, p. 558.

9. CIANO Edda, *Témoignage pour un homme*, *op. cit.*, p. 129.

10. *I documenti diplomatici italiani*, settima serie (1922-1935), vol. XIII (1 gennaio – 15 luglio 1933), Libreria dello Stato / Istituto poligrafica dello Stato, Rome, 1989, doc. n° 883, p. 922.

11. Philip V. Cannistraro a établi un bilan de Ciano à la tête de ce ministère dans CANNISTRARO Philip V., *La fabbrica del consenso. Fascismo e mass media*, Laterza, coll. « Tempi nuovi », Rome / Bari, 1975.

militaire convaincu et zélé, voire un va-t-en-guerre. Son ami Giuseppe Bottai témoigne :

Nous avons bombardé Amba Alagi le 15 octobre, avec un certain succès semble-t-il (une interception de la radio d'Addis-Abeba a donné le chiffre de 60 morts et blessés). Alors que l'on revenait vers Asmara, ballotés par les vents en hauteur, Galeazzo me tend un billet, tenant les leviers de l'autre main. Il avait écrit : « Ils voulaient tous venir. Nous ne sommes que toi et moi pour l'instant <sup>12</sup>. » [...] Je me souviens qu'en août dernier, Galeazzo était irrité contre « ces trouillards du palais Chigi » qui, au lieu de suivre les impulsions du Chef, cherchaient à trouver une solution diplomatique. [...] Les généraux ont emprisonné la révolution. Le Chef les écoute trop<sup>13</sup>.

Fulvio Suvich, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, est ainsi la cible des critiques de Ciano :

Suvich, triestin et avocat des Juifs triestins, nous a fait perdre l'amitié de l'Allemagne nazie, excitant Mussolini contre Hitler, mettant en relief toute attitude ou tout propos antipathique d'un quelconque *Unterführer*. Suvich ne connaît pas d'autres problèmes que ceux de l'Europe centrale [...] en raison de la défense de Trieste envers l'Allemagne. [...] Sa thèse : Suvich est un affairiste triestin qui fait la politique antiallemande et centre-européenne de ses patrons-clients juifs <sup>14</sup> [...].

Cette hostilité à Suvich est confirmée à la lecture des Mémoires de Milan Stoyadinovitch, président du Conseil yougoslave de juin 1935 à février 1939 :

Au sujet de la Yougoslavie, Ciano avait déclaré à son collègue allemand que l'Italie était animée des sentiments les plus sincères pour améliorer ses relations avec nous. Pour les malentendus antérieurs, Ciano rejetait la culpabilité sur Suvich, originaire de Trieste<sup>15</sup>.

À la date du 9 mars 1936, Bottai note dans son Journal que Ciano se voit déjà en ministre des Affaires étrangères, dans une sorte de « narcissisme politique <sup>16</sup> ».

Son lien familial a-t-il favorisé sa carrière ? Il serait naïf de ne pas le croire, même si ses qualités personnelles n'ont certainement pas manqué de jouer. Le 8 juillet 1933, le baron Pompeo Aloisi, représentant italien auprès de la Société des Nations (SDN), note avec prudence dans son Journal : « On a promu Galeazzo Ciano premier secrétaire de première classe, ce qui était inévitable et, d'ailleurs, se comprend <sup>17</sup>. » Dino Grandi,

12. Allusion aux hiérarques fascistes encore absents sur le front éthiopien.

13. BOTTAI Giuseppe, *Diario. 1935-1944*, Biblioteca universale Rizzoli, coll. « Saggi », Milan, 2001, p. 59-61.

14. *Ibid.*, p. 78-79 et 89.

15. STOYADINOVITCH Milan, *La Yougoslavie entre les deux guerres. Ni le pacte, ni la guerre*, Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1979, p. 113.

16. *Ibid.*, p. 89.

17. ALOISI Benedetto, *Journal (25 juillet 1932 – 14 juin 1936)*, Plon, Paris, 1957, p. 136-137.

qui a été ministre des Affaires étrangères de septembre 1929 à juillet 1932 et qui n'aime guère Ciano, écrit dans ses Mémoires : « Le 9 juin 1936 <sup>18</sup>, Mussolini nommait comme ministre des Affaires étrangères un jeune qui avait épousé sa fille, Galeazzo Ciano <sup>19</sup>. » Le petit peuple romain ne s'y trompa pas. Bottai rapporte dans son Journal une pasquinade à la date du 16 avril 1937 : « Salut au Roi : vive le Roi. Salut au Duce : à nous. Salut à Ciano : à elle <sup>20</sup>. » La question des relations entre Mussolini et Ciano, le beau-père et le gendre, est importante, surtout dans un régime où la concentration du pouvoir est fort poussée. Certes peu au fait de tous les détails de la vie politique fasciste, Rachele Mussolini apporte quelques précisions dans son livre de souvenirs :

[...] Mon mari avait beaucoup d'estime pour lui, il appréciait sa vive intelligence. Il lui reprochait toutefois de se laisser influencer par une certaine aristocratie romaine dont nous nous étions toujours tenus à l'écart, Benito et moi. [...] De mon côté, je ne pouvais certes approuver son ambition démesurée, son amour pour les terrains de golf et les réunions mondaines, et ce qui m'agaçait surtout, c'était son formalisme à l'anglaise, si opposé à ma nature <sup>21</sup>.

En avril 1942, lors d'une conversation privée entre Ciano et Ramón Serrano Súñer, beau-frère du général Franco et son ministre des Affaires étrangères d'octobre 1940 à septembre 1942, celui-ci rappelle à son homologue italien ce qu'il doit à Mussolini, y compris à l'occasion de la campagne de Grèce en octobre 1940, soutenue par Ciano et qui fut un évènement désastreux :

Avec un autre chef politiquement moins préparé, tes capacités et ta clairvoyance auraient eu un meilleur emploi qu'auprès de lui, à qui ton concours ne s'impose ni en matière de doctrine fasciste, ni pour l'élaboration de ses discours ou de ses projets. Par contre, lui a soigné ta carrière. Il t'a placé au faite de la politique de ton pays, et chacun sait l'affection qu'il te porte, la liberté qu'il te laisse, la manière dont il veille sur ton renom et sur ton prestige. Aujourd'hui encore, alors que la récente et désastreuse affaire grecque pouvait retomber sur toi, et que les gens t'en désignaient coupable, il a pris à son compte toutes les responsabilités et n'a point marchandé son éloge à l'habileté du comte Ciano <sup>22</sup>.

Néanmoins, entre le beau-père et le gendre, point de familiarité familiale en public et le Duce semble prendre un soin particulier à ne pas distinguer Ciano de ses autres ministres. L'amiral Horthy, régent de Hongrie, en visite officielle à Rome en novembre 1936, le note dans ses Mémoires :

18. En fait le 11 juin.

19. GRANDI Dino, *Il mio paese. Ricordi autobiografici*, Il Mulino, coll. « Storia-memoria », Bologne, 1985, p. 409.

20. BOTTAI Giuseppe, *Diario, op. cit.*, p. 117.

21. MUSSOLINI Rachele, *Le Duce, mon mari, op. cit.*, p. 182-183.

22. SERRANO SÚÑER Ramón, *Entre les Pyrénées et Gibraltar. Notes et réflexions sur la politique espagnole depuis 1936*, Le Cheval ailé, coll. « Bibliothèque du Cheval ailé », Genève, 1947, p. 274.

Je ne pus rien découvrir d'une attitude théâtrale, dont il [Mussolini] avait souvent été accusé, bien que je m'aperçusse que le comte Ciano avait assisté debout à notre entretien, malgré deux de mes invitations à prendre un siège. Mais même à cette occasion, le Duce ne se départit pas de son habitude de laisser ses ministres debout près de son bureau, dans l'énorme salle de la Mappemonde<sup>23</sup>.

Sur la question de savoir si Ciano est un véritable fasciste, les avis sont réservés. Ramón Serrano Súñer ne croit pas qu'il le soit fondamentalement :

Si Galeazzo Ciano avait tout reçu du fascisme, la réalité est qu'il n'était point fasciste ; c'était au contraire un féodal et qui usait et se prévalait des vieilles et caractéristiques prérogatives du féodalisme, tout en arborant toujours avec fierté, à sa manche, le signe distinctif rouge de la « vieille garde<sup>24</sup> ».

Néanmoins, Ciano veut paraître fasciste, comme le souligne Jules-François Blondel, attaché d'ambassade à Rome où il joue officieusement le rôle d'ambassadeur d'octobre 1936 à octobre 1938 :

L'héritier présomptif du régime faisait sans balancer à bonne fortune bon visage. Très désireux de démontrer en sa personne l'accomplissement de l'Italien formé ou plutôt réformé, régénéré par la foi nouvelle, il se voulait énergique et courageux, digne sinon de créance en toute occasion, du moins de sympathie et de considération. Satisfait de son physique, épanoui dans sa rayonnante virilité, il cherchait aussi à séduire par son comportement professionnel<sup>25</sup>.

Séjournant à Rome du 29 avril au 3 mai 1939, le ministre des Affaires étrangères roumain, Grégoire Gafenco, analyse les relations Mussolini-Ciano en montrant que le gendre pouvait aussi jouer le rôle de modérateur politique :

Il y avait dans l'attachement de Mussolini pour son gendre quelque chose de plus qu'un sentiment de famille entre fascistes. Mussolini était obligé de faire une part toujours plus grande à ses préoccupations de politique étrangère. L'action dans laquelle il s'est engagé ne le contentait pas trop : plus il se croyait obligé de crier sa foi dans l'excellence de sa politique, plus il en ressentait les inconvénients et les risques. Le Duce avait sans cesse à lutter contre le doute. Il eût pu s'adjoindre un disciple qui entretint ses convictions. Il préféra se donner un compagnon qui ravivait en lui les sentiments d'inquiétude. Car le comte Ciano, qui ne croyait pas à grand-chose, n'avait qu'une faible foi dans la politique de l'Axe. Il l'eût à la rigueur admise comme un instrument de chantage ; mais il pressentait les dangers que pouvait comporter une collaboration militaire. Il y avait indéniablement dans la nature désabusée de Ciano quelque chose de plus fin, qui le mettait en garde contre les excès de langage des

23. HORTY Miklós, *Mémoires de l'amiral Horthy. Régent de Hongrie*, Hachette, coll. « Récits et Souvenirs », Paris, 1954, p. 153.

24. SERRANO SÚÑER Ramón, *Entre les Pyrénées et Gibraltar*, op. cit., p. 281.

25. BLONDEL Jules-François, *Ce que mes yeux ont vu de 1900 à 1950. Récit d'un diplomate*, Imprimerie centrale de l'Artois, Arras, 1950, p. 109.



partenaires allemands, et contre la brutalité de leur action. [...] Les images de mes interlocuteurs sont restées en ma mémoire, liées l'une à l'autre. Elles forment une unité contradictoire, un couple disproportionné et pourtant indissoluble. Mussolini parlait, Ciano écoutait. En hochant la tête. La parole du Duce semblait parfois répondre à des questions que je ne posais pas. C'était, je le devinais bientôt, la présence de son gendre qui incitait Mussolini à calmer par la parole, en abondantes explications, certaines de ses propres appréhensions. Il s'était engagé entre eux comme un dialogue secret dont je n'arrivais pas à percevoir le son mais qui trahissait les hésitations de la politique italienne. Parfois Ciano me faisait un signe ; il m'avertissait ainsi qu'il commenterait plus tard les paroles de son beau-père. Parfois aussi, il me jetait un regard entendu, comme pour m'avertir de ne point prendre à la lettre certaines déclarations <sup>26</sup>.

Dino Alfieri, qui a côtoyé l'un et l'autre, donne dans ses Mémoires une longue description de l'évolution de ces relations :

Au cours des premières années et pendant longtemps, Mussolini eut pour Ciano de l'estime, de l'amitié, et lui fit confiance. Après le rapport quotidien du matin, il le gardait auprès de lui pour parler de choses et d'autres ; dans l'après-midi, il l'appelait souvent au Palais de Venise pour commenter les plus récents événements internationaux, le mettait au courant de ses projets, le consultait pour les mutations dans les hautes charges de l'État et du Parti. Il semblait que Ciano fût devenu son confident, comme l'avait été naguère son frère défunt, Arnaldo, homme intelligent, modeste, équilibré, et qui seul pouvait parler en toute franchise à Mussolini <sup>27</sup>.

Ciano était particulièrement satisfait et fier de cette situation qui lui donnait devant l'opinion publique un grand prestige.

Lorsque le Duce quittait des réunions et des manifestations publiques auxquelles il avait participé, les autorités s'alignaient généralement devant son automobile, tandis que tout autour la foule, débordant souvent le service d'ordre, se précipitait pour l'acclamer. Alors, d'un geste amical, il appelait Ciano, le faisait monter à ses côtés, et le jeune ministre ne parvenait pas à dissimuler un sourire de contentement qui disait : « Voyez, le préféré et l'élu, c'est moi ! »

Mais Ciano ne sut pas, peut-être à cause de sa jeunesse et de son manque d'expérience de la vie des hommes, profiter de la confiance que lui témoignait son beau-père. Il était très sensible au prestige extérieur, à l'autorité et à l'exercice du pouvoir. Beaucoup, beaucoup de personnes avaient recours à lui pour les affaires les plus variées, lui demandant aide et protection. Ainsi, sans parler du domaine de la politique extérieure, ni de celui de la presse, avec laquelle il maintint toujours, même après son départ de ce ministère, des liens fort étroits, il n'existait pour ainsi dire pas de secteur de la vie nationale où Ciano ne cherchât pas à exercer son influence, émettant souvent des critiques et des jugements hasardeux.

26. GAFENCO Grégoire, *Derniers jours de l'Europe. Un voyage diplomatique en 1939*, Librairie universelle de France / Egloff, Paris / Fribourg, 1946, p. 174-175.

27. Directeur du journal officiel du régime, *Il Popolo d'Italia*, Arnaldo Mussolini est mort le 21 décembre 1931.

Ce comportement n'échappait pas à Mussolini, toujours parfaitement renseigné sur tout et sur tous. Peut-être n'excluait-il pas *in petto* l'éventualité que Ciano devienne un jour, le plus tard possible, son successeur ; mais il n'admettait pas que, lui-même étant encore vivant, son gendre prit de telles attitudes. C'est pourquoi, devant les allures de Ciano, qui devenait de plus en plus envahissant, créant des complications et agissant parfois inconsciemment dans un sens contraire aux intentions de Mussolini, celui-ci réduisit et limita graduellement ses rapports avec son gendre aux strictes obligations de service. Il espaça les invitations à dîner à la Villa Torlonia, l'appela rarement au Palais de Venise en dehors des heures du rapport quotidien, ne le prit plus dans son automobile, ne le mit plus au courant de ses idées, et ne le consulta plus pour les nominations dans le Parti et le Gouvernement. En un mot, il le traita désormais avec la même indifférence, la même distance que tous ses collaborateurs<sup>28</sup>.

Filippo Anfuso, chef de cabinet de Ciano avant de devenir ambassadeur à Budapest puis à Berlin pour le compte de la République sociale italienne, souligne également la rupture qui s'opère entre les deux hommes :

Ciano fut germanophile jusqu'au mois d'août 1939. Ce terme est imprécis : c'est mussolinien qu'il fut jusqu'à cette date. Son admiration pour Mussolini était compliquée par le problème de sa propre personnalité, de ses affaires domestiques et, en dernier lieu, du sentiment imprévu de cette division des pouvoirs qui le mettait dans une situation humiliante : ministre des Affaires étrangères d'un grand pays, bénéficiaire de tous les honneurs attachés à sa charge, il était contraint de se présenter chaque jour à un beau-père qui le laissait debout, même devant les étrangers<sup>29</sup>, et qui, dans ses meilleurs jours, le supportait, d'un air bourru, plutôt qu'il ne l'écoutait. La révolte ne fut pas contre l'Allemagne, mais contre Mussolini qu'il adorait et qui provoquait son ressentiment et par suite le drame de sa personnalité. En politique, c'est le seul drame qui compte.

Les analyses d'Alfieri et d'Anfuso détiennent une part de vérité mais sont sans doute trop systématiques, lissant les hauts et les bas des relations entre Ciano et le Duce. Si la perception de l'alliance avec l'Allemagne et la tentation mussolinienne d'entrer dans la Seconde Guerre mondiale à l'été 1939 ont déjà montré des divergences, c'est pendant la guerre que deux événements ont sans doute joué dans la rupture de confiance entre les deux hommes. Après que le Duce eut décidé de mobiliser ministres et hiérarques en janvier 1941 afin de participer aux opérations contre la Grèce, Ciano est dépossédé de ses attributions alors qu'il rejoint à Bari son escadrille de bombardiers « La Disperata », Mussolini s'occupant de la politique étrangère avec le concours des hauts fonctionnaires du ministère. Le 11 février, Mussolini rencontre le général Franco à Bordighera, en Ligurie, sans convier Ciano qui en conçut une profonde amertume<sup>30</sup>. Le mois suivant,

28. ALFIERI Dino, *Deux dictateurs face à face. Rome-Berlin 1939-1943*, Le Cheval ailé, coll. « Bibliothèque du Cheval ailé », Genève / Paris, 1948, p. 265-266.

29. Cette attitude est également attestée par André François-Poncet, ambassadeur de France à Rome. Dans FRANÇOIS-PONCET André, *Au palais Farnèse. Souvenirs d'une ambassade à Rome. 1938-1940*, Librairie Arthème Fayard, coll. « Les Quarante » (n° 14), Paris, 1961, p. 18.

30. ALFIERI Dino, *Deux dictateurs face à face, op. cit.*, p. 268.



suite à des incidents provoqués par des officiers de « La Disperata », accusés d'avoir participé à des jeux de potaches consistant à couper des cravates de passants dans les rues de Bari, Ciano est sommé de s'expliquer sur ces faits, ce qu'il ressent comme une humiliation personnelle, d'autant plus qu'il ne faisait pas partie du groupe incriminé<sup>31</sup>. Il écrit alors une lettre à son beau-père : « Au terme de cette lettre, permettez-moi de vous dire, Duce, que vous avez ouvert dans mon cœur une plaie profonde que rien ne pourra refermer<sup>32</sup>. » Déjeunant avec Ciano le 19 mai 1941, Bottai témoigne de cet état d'esprit :

Une constante : son net et violent détachement vis-à-vis du Chef dont il parle avec un mépris ouvert. Faisant allusion à une rencontre avec les Croates, à Monfalcone, il le dit incapable de traiter, toujours disposé à céder afin de contenter l'interlocuteur. C'est lui qui a cédé sur l'union douanière et sur quelques îles<sup>33</sup>.

Le 1<sup>er</sup> juillet, Bottai ajoute : « Je suis la lente évolution discontinuée de l'homme vers un antimussolinisme décidé<sup>34</sup>. »

## LES ÉVOLUTIONS ET LES AMBIGUÏTÉS D'UNE POLITIQUE

Galeazzo Ciano est nommé ministre des Affaires étrangères le 9 juin 1936. Que peut-il obtenir de plus prestigieux et de plus important, si ce n'est la succession du Duce, alors qu'il n'a que 33 ans ? Hormis Mussolini, il est l'un des hommes dont le pouvoir et l'influence sont réels au sein du régime. Dans son Journal, à la date du 27 octobre 1936, Bottai se demande si « le produit Ciano » a été lancé par le Duce ou si le gendre s'est lancé tout seul<sup>35</sup>. Le 26 janvier 1937, Joseph Goebbels, ministre allemand de la Propagande, note dans son Journal : « Ciano dispose d'un grand pouvoir<sup>36</sup>. » Le 6 mai 1938, lors de la visite d'Hitler en Italie, il renchérit : « Madame Attolico me met au courant de la situation : Ciano est au sommet<sup>37</sup>. »

Sur sa capacité à assumer le travail de son ministère, l'ambassadeur de France à Rome, André François-Poncet, juge que Galeazzo Ciano « est un ministre des Affaires étrangères à la hauteur de ses fonctions. Il a été à bonne école, ayant passé avec succès les examens difficiles que comporte en Italie la carrière diplomatique. Laborieux, assidu à son bureau, ponctuel et méthodique dans son travail, il étudie avec soin et possède ses dossiers. Dans les audiences qu'il accorde aux chefs de mission, il fait bonne figure.

31. Sur cette affaire, voir ANFUSO Filippo, *Du palais de Venise au lac de Garde*, Calmann-Lévy, Paris, 1949, p. 137-138.

32. *Ibid.*, p. 269.

33. BOTTAI Giuseppe, *Diario, op. cit.*, p. 268.

34. *Ibid.*, p. 274.

35. *Ibid.*, p. 113.

36. GOEBBELS Joseph, *Journal. 1933-1939*, Tallandier, coll. « Archives contemporaines », Paris, 2007, p. 375.

37. *Ibid.*, p. 568. Madame Attolico est l'épouse de l'ambassadeur d'Italie à Berlin.